

no. F. 498

LE

# VIEUX PAUVRE,

OU

## Le Bal et l'Incendie,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE ;

PAR MM. FERD. DE VILLENEUVE,  
CHARLES DUPEUTY ET FERD. LALOUE,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE,

BALLET DE M. ANIEL, DÉCORATIONS DE M. CICÉRI,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DE LA PORTE ST-MARTIN, LE JANVIER 1826.

.....  
PRIX : 1 FR. 50.  
.....

**PARIS,**

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
**CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,**  
COUR DES FONTAINES, N° 4,  
ET PASSAGE D'HENRI IV, N° 10, 12 ET 14.

1826.

132924-B

Digitized by Google

.....

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. DUBOURG , négociant. . . . . M. DUGY.  
PAULINE, sa fille. . . . . M<sup>lle</sup> JONAS.  
ÉDOUARD BRÉMONT, premier com-  
mis de sa maison de commerce. . . . M. JEMMA.  
ANTOINE, voiturier de M. Dubourg. . M. MOËSSARD.  
LA MÈRE ANTOINE, sa femme. . . M<sup>me</sup> FLORVAL.  
JEANNETTE, sa fille. . . . . M<sup>lle</sup> CORALI.  
LE PÈRE MORIN, vieux mendiant. . M. GOBERT.  
DELAUNAY, riche manufacturier. . . M. DEFRÈNE.  
POMPIERS, OUVRIERS, etc., etc.

La scène se passe, au premier acte, dans l'auberge d'Antoine, à Ville-Parisis; le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> à Paris, chez M. Dubourg.

---

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision  
de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le  
Par ordre de Son Excellence,  
*Le chef du bureau des théâtres,*  
COUPART.



---

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N<sup>o</sup> 4.

LE  
**VIEUX PAUVRE,**  
OU  
LE BAL ET L'INCENDIE.

.....

**ACTE PREMIER.**

---

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle d'auberge de village. Le fond est ouvert et laisse voir la grande route; à gauche, sur le second plan, une grande cheminée à manteau; à droite, deux portes de chambres, avec des numéros.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

LA MÈRE ANTOINE, JEANNETTE.

LA MÈRE ANTOINE.

Allons donc, Jeannette, allons donc.... à quoi t'amuses-tu depuis ce matin?...

JEANNETTE.

Dame, maman, je viens de donner à manger aux poulets et de porter le déjeuner à Margot.

LA MÈRE ANTOINE.

Margot et les poulets ne sont pas si pressés que les voyageurs qui nous arrivent aujourd'hui; voyons, va préparer leurs chambres.

JEANNETTE.

Ah! ma mère, il y a déjà long-temps que c'est fait.... D'abord, M. Dubourg sera logé là, au n<sup>o</sup> 2. Ensuite, j'ai arrangé la belle chambre aux rideaux verts pour mam'zelle Pauline sa fille, et quant à M. Edouard....

LA MÈRE ANTOINE.

J'espère bien que tu l'as mis de l'autre côté, lui.

JEANNETTE.

Ah ! oui, maman.... je sais bien qu'on ne loge pas les jeunes hommes à côté des jeunesses, quand c'est avant le mariage.

LA MÈRE ANTOINE.

Avant le mariage.... Au fait, t'as raison, on pourrait en faire un.... et un ben gentil encore.... M. Edouard n'est pas riche, mais il fait si bien aller la maison de commerce de M. Dubourg !

JEANNETTE.

C'est vrai que c'est un aimable jeune homme; aussi, queu bonne figure il a !... Avez-vous remarqué quand il regarde mam'zelle Pauline avec des yeux... comme ça... Dieu ! les jolis yeux !... il n'y en a pas de pareils dans tout l'arrondissement.

LA MÈRE ANTOINE.

Allons, allons, taisez-vous, petite sotte.... et allez voir si la soupe de votre père est sur le feu.... Tiens, précisément, j'entends des coups de fouet.... c'est sans doute lui qui arrive de Meaux, d'où c'qu'il vient de chercher des marchandises pour la maison de commerce de M. Dubourg.

JEANNETTE.

Oui, maman, la soupe bout et je vas la tremper.  
(*Elle va à la cheminée.*)

## SCÈNE II.

LA MÈRE ANTOINE, JEANNETTE, ANTOINE.

ANTOINE.

Bonjour femme, bonjour Jeannette, embrasse-moi, mon enfant.  
(*Il les embrasse.*)

LA MÈRE ANTOINE.

T'es un peu en retard aujourd'hui, not' homme !

ANTOINE.

Oui, la mère, c'est que j'ai été obligé de m'arrêter un moment à la maison de campagne de notre bourgeois.... Le concierge m'a dit qu'il fallait préparer une chambre de plus.

LA MÈRE ANTOINE.

Bah !... et pour qui donc ?

ANTOINE.

Eh ! parguienne, pour ce riche manufacturier qu'on appelle M. Delaunay.

JEANNETTE.

Ah! oui.... ce monsieur qui a le teint pâle et les yeux en dessous.

LA MÈRE ANTOINE.

Comment? il a donc été avec eux à leur campagne?

ANTOINE.

Eh! mon Dieu oui, il y est depuis deux jours.... il ne les quitte pas.... quoi....

LA MÈRE ANTOINE.

Ecoute, not' homme, il m'est venu une idée.... Est-ce que par hasard M. Dubourg aurait le projet de....

ANTOINE.

Hum!... je le crains.... et ça me ferait ben dé la peine pour ce pauvre M. Edouard qui conviendrait tant à mam'zelle Pauline.

LA MÈRE ANTOINE.

Eh ben! oui; mais tu m'as dit toi-même que M. Edouard était orphelin, sans fortune...

ANTOINE.

C'est vrai. Mais voyons, ma soupe est-elle prête?

JEANNETTE.

Oui, mon père, la v'là trempée.

ANTOINE.

Merci, ma petite Jeannette. (*Il se met à la table et mange.*) Ah! dis donc, à propos, femme.... j'oubliais de te dire que j'ai rencontré là-bas, sur la route, ce pauvre homme qui demande son pain et qui passe à Ville-Paris de temps en temps.... Je crois qu'il viendra coucher ce soir dans notre grange; tu le recevras, femme, n'est-ce pas?...

LA MÈRE ANTOINE.

Oui, oui, not' homme, sois tranquille, il ne mourra pas de faim.

JEANNETTE.

Et moi, je lui préparerai de la paille toute fraîche, pour qu'il dorme plus à son aise.... Je l'aime bien, moi, ce vieux père Morin.... il a toujours à vous raconter des histoires qui font peur... Ah! la, la!... c'est amusant....

LA MÈRE ANTOINE.

Eh! mais.... je ne me trompe pas.... voilà la voiture de M. Dubourg qui entre dans la cour.... Allons, allons, vite, Jeannette, ne perdons pas de temps pour les recevoir, dépêchons-nous.

## SCÈNE III.

ANTOINE , JEANNETTE , LA MÈRE ANTOINE ,  
DUBOURG , PAULINE , ÉDOUARD , DELAUNAY .

DUBOURG .

Bonsoir.... bonsoir.... mes amis.... Vous voyez , mère Antoine , que je vous ai tenu parole.... nous venons en famille souper dans votre auberge , et même y passer la nuit .

LA MÈRE ANTOINE .

Ah ! si vous saviez le plaisir que nous avons à vous recevoir.... Je ferons de notre mieux d'abord....

DUBOURG .

Merci... merci... Ah ! ah ! te voilà , Antoine . Eh bien ! tes marchandises ?

ANTOINE .

Elles sont là , sous le hangard , not' bourgeois , mais je vais repartir tout à l'heure... Soyez tranquille , elles seront rendues à Paris demain matin .

DUBOURG .

C'est bien... de cette manière l'importante livraison que j'ai à faire pourra s'opérer promptement... Edouard , je compte sur vous pour y veiller .

ÉDOUARD .

Soyez tranquille , les acquéreurs sont déjà prévenus....

PAULINE .

Mais , mon père , vous oubliez sans doute que demain... est un jour....

DUBOURG .

Ah ! oui... je devine... ma fête , une surprise... au surplus , cela te regarde .

PAULINE .

Eh bien ! en ce cas.... j'ai une petite requête à vous présenter.... c'est d'inviter notre hôtesse avec mademoiselle Jeannette , qui depuis long-temps désire venir à Paris .

DUBOURG .

Comment donc ! de tout mon cœur .

JEANNETTE .

Merci , Monsieur... que vous êtes donc bonne , mam'zelle !

DUBOURG.

J'espère, M. Delaunay, que demain vous viendrez aussi partager la joie de toute ma famille.

DELAUNAY.

Cette offre ne peut que m'honorer, monsieur; vous savez que je saisis avec empressement toutes les occasions de me rapprocher de vous et de mademoiselle.

DUBOURG.

En attendant, veuillez nous indiquer les chambres que vous nous destinez!

LA MÈRE ANTOINE.

Ah! c'est bien facile. Jeannette, prends une lumière et éclaire monsieur.

DELAUNAY (*à part*), *jetant les yeux sur Pauline qui cause avec Edouard.*

Pas un mot, pas un regard; n'importe, son père va connaître mon amour... (*bas à Dubourg.*) Permettez-moi de vous suivre.... je désire depuis long-temps m'entretenir avec vous d'une affaire qui vous intéresse.

DUBOURG.

Volontiers, je suis prêt à vous écouter.

JEANNETTE, *un flambeau à la main.*

Par ici, Messieurs, je vais vous conduire....

LA MÈRE ANTOINE.

Depêche-toi, surtout pense qu'il faut préparer le souper.

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon, femme; je m'en vas t'aider, moi, ne te fâche pas. (*Ils sortent.*)

## SCENE IV.

PAULINE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.*

Que signifie cet air de mystère.... Ah! je devine le sujet de cet entretien secret.... malheureux!... bientôt peut-être, je n'aurai plus d'espoir.

PAULINE.

Eh bien! vous paraissez troublé; qu'avez-vous donc, Édouard?

ÉDOUARD, *cherchant à se remettre.*

Moi! mademoiselle... rien... seulement je n'ai pu voir

sans étonnement l'air, le ton avec lequel M. Delaunay a parlé à votre père... et j'ai pensé....

PAULINE.

Quoi donc?...

ÉDOUARD.

N'avez-vous pas remarqué comme moi son empressement, ses attentions, ses soins pour vous plaire... depuis quelque temps il ne vous quitte pas, sans cesse ses yeux sont attachés sur vous....

PAULINE.

Eh bien! qu'importe, monsieur, ne suis-je pas bonne à voir?

ÉDOUARD.

Que vous êtes heureuse, mademoiselle, d'éprouver cette indifférence!... il est quelqu'un qui n'a pu voir avec autant de calme que vous...

PAULINE.

Vraiment... et qui donc?

ÉDOUARD.

Hélas! maintenant, cette personne n'a peut-être plus le droit de se faire connaître... permettez-moi de vous cacher son secret et son nom.

PAULINE.

Du tout, monsieur... et je veux au contraire le connaître à l'instant.

ÉDOUARD.

Si je parlais, vous sauriez combien cette personne est malheureuse, et vous verriez qu'elle doit renoncer pour toujours à l'espérance du bonheur.

PAULINE.

Comment, monsieur, vous refusez de me le dire? alors je serai bien forcée de le deviner... ce secret... c'est de l'amour.... et cette personne-là... c'est vous...

ÉDOUARD.

Quoi, vous pourriez penser!...

PAULINE.

Oui... Oh! mais soyez tranquille, il y a déjà deux ans que je savais tout cela...

ÉDOUARD.

Eh bien! mademoiselle, puisque je me suis trahi, pardonnez-moi mon imprudence.... je suis loin de pouvoir prétendre à l'honneur de vous appartenir.... et si jamais votre père connaissait mon amour.... il m'éloignerait peut-être.... et sans vous, Pauline, je ne pourrais plus vivre.



PAULINE.

Allons , voyons , quittez cet air mélancolique... et apaisez vos craintes.... en attendant qu'on vous refuse ma main , moi , je vous donne mon cœur.... dès ce soir mon père apprendra tout... et je me charge d'obtenir son aveu... Eh bien ! êtes-vous si malheureux ?

EDOUARD.

Ah ! Pauline!... rien n'égalera jamais ma reconnaissance... Je vous le répète encore... simple commis dans la riche maison de commerce de votre père... je ne possède rien ; autrefois peut-être... j'aurais pu prétendre , m'a-t-on dit , à un héritage considérable... mais vous le savez , mon père n'existe plus , toute sa fortune me fut enlevée par un événement inconcevable... Qui pourra jamais éclaircir ce mystère... je l'ignore !

## SCÈNE V.

PAULINE, EDOUARD, MORIN.

LE PÈRE MORIN, à la porte.

Messieurs et dames charitables , donnez quelque chose au pauvre mendiant , s'il vous plaît.

PAULINE.

Eh ! mais , je ne me trompe pas... c'est le vieux mendiant qu'on appelle dans le pays le père Morin... Approchez , approchez , brave homme , n'ayez pas peur.

LE PÈRE MORIN, *entrant*.

Peur!... ma belle demoiselle , ah ! quand on est si bonne et si humaine que vous... on n'effraie pas les malheureux... Je vous salue , monsieur Brémont.

EDOUARD, *qui était resté pensif*.

Qui donc vous a dit mon nom ?

LE PÈRE MORIN.

Ah oui ! c'est vrai... on ne vous connaît partout que sous le nom d'Édouard... mais moi , je sais votre nom de famille.

PAULINE.

Oh ! d'abord il sait tout , le vieux Morin... et chaque fois qu'il vient demander l'aumône à la porte de notre maison de campagne , c'est lui qui m'apprend ce qui se passe dans les environs.

LE PÈRE MORIN.

Dame... quand on n'a rien à faire que d'aller de village en village, on a le temps de savoir bien des choses...

ÉDOUARD.

Mais il me semble que malgré votre âge, les forces ne vous manquent pas... que le travail vous offrirait des ressources plus sûres et vous rendrait plus indépendant...

LE PÈRE MORIN.

Indépendant !.. oh ! je le suis bien davantage dans ma manière de vivre... si je travaillais, il faudrait obéir aux ordres d'un maître... m'astreindre à des heures régulières pour manger, pour dormir... Au lieu qu'en ne faisant rien, je suis libre, je vais où ça me plaît, je marche quand je veux... je m'arrête quand je suis fatigué... si l'on me repousse à la porte d'une ferme... je vais frapper à une autre, et ceux qui refusent à ma misère finissent par donner à ma petite chanson... enfin le soir ma besace est presque toujours pleine, mon gousset garni, et quand je rencontre un pauvre confrère, qui n'a rien fait, j' lui dis : « Tiens, v'la la moitié de ma journée... » là-dessus je me couche sur la paille... je dors bien tranquillement, et l' lendemain j' me réveille gaiement pour recommencer ma tournée... vous voyez donc qu'il y en a encore de plus malheureux que moi.

PAULINE.

Allons, je vois qu'on le corrigerait difficilement de ses vieilles habitudes... Eh bien ! voilà pour vous, tenez, prenez... *(Elle lui donne une pièce de monnaie, Edouard lui donne aussi quelque chose.)*

LE PÈRE MORIN.

Merci, ma bonne demoiselle, et vous aussi, Monsieur Brémont. Allez, allez, quoi qu'en disent les riches, souvenez-vous que l'aumône porte bonheur, et croyez qu'un jour le ciel vous le rendra. *( Il va s'asseoir au coin du feu sur un escabeau. )*

## SCENE VI.

PAULINE, ÉDOUARD, LE PÈRE MORIN, ANTOINE,  
LA MÈRE ANTOINE, JEANNETTE.

ANTOINE, *il apporte avec sa femme une table servie.*

Allons, allons, femme, dépêche-toi..... tiens, la table ici..... Jeannette, approche des sièges..... Ah! ah! vous v'là, père Morin?..... je t'avais ben dit, femme, qu'il viendrait.

LE PÈRE MORIN.

Oh! je sais ben que vot' porte est toujours ouverte au pauvre mendiant..... mais aujourd'hui je ne vous coûterai rien, grace à l'humanité de ces deux bons jeunes gens..... je veux même faire un petit repas..... mam'zelle Jeannette, préparez-moi une omelette, et apportez-moi un peu de vin, s'il vous plaît, car il y a long-temps que je n'en ai bu..... ça me fera plaisir.

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon, père Morin; on va penser à vous, sitôt que nos voyageurs seront servis.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBOURG, DELAUNAY.

DUBOURG, *à Delaunay, en entrant.*

Croyez bien à mes regrets, mon cher Delaunay..... mais des raisons que je ne puis encore vous faire connaître me forcent à refuser une offre aussi honorable pour moi et pour ma famille.

DELAUNAY.

Pardon, j'espérais que ma fortune, mon rang dans le monde, et surtout l'estime dont vous m'honoriez étaient des titres suffisans auprès de vous..... mais puisqu'il le faut, désormais je me tairai, quoique péniblement touché de ce refus. (*à part, jetant les yeux sur Édouard et Pauline.*) J'ai deviné son secret.

ANTOINE.

M. Dubourg, v'là l' souper qu'est prêt.....

DUBOURG.

Je vous remercie..... allons, mettons-nous à table.....  
*(Tout le monde se met à table, et le père Morin fait un mouvement pour se retirer.)*

ANTOINE.

Eh ben! où allez-vous donc, vous?

LE PÈRE MORIN.

Ah! dame! je crains de gêner..... vous avez du monde.

ANTOINE.

Bah! bah! avec M. Dubourg..... il n'est pas fier, allez..... n'est-ce pas, not' bourgeois, que vous voulez bien que ce pauvre homme reste là au coin du feu?

M. DUBOURG.

Qui?... ce mendiant?... sans doute, et même je désire qu'il ne lui manque rien.

LE PÈRE MORIN.

Merci, mon bon monsieur, votre demoiselle m'a donné.

DUBOURG.

Bien, ma Pauline..... mais je veux ajouter quelque chose à l'aumône de ma fille: approchez..... *(Il lui jette une pièce de monnaie dans son chapeau.)*

DELAUNAY, *auprès duquel le père Morin s'est avancé.*

Je n'ai rien... Retirez-vous... je n'aime pas les fainéans.

LE PÈRE MORIN, *à part.*

Quel son de voix!...

DELAUNAY, *durement.*

Éloignez-vous... C'est assez nous importuner...

LE PÈRE MORIN, *à part, l'examinant.*

Je connais cette figure-là... *(Il retourne à son escabeau.)*  
 Serait-ce lui?... Quel souvenir!... Tout mon corps en a tremblé.... Comment!.... il est riche.... il a prospéré!... Non, je me trompe sans doute. *(On entend sonner neuf heures; Morin se trouble à chaque coup de la cloche.)*  
 Neuf heures! *(il frissonne.)*

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc?... Est-ce que vous avez froid?... Femme, apporte un fagot.

LE PÈRE MORIN.

Non, non, ce n'est pas cela..... mais chaque fois que, dans une soirée d'hiver, j'entends sonner neuf heures..... un souvenir affreux....

DELAUNAY, *à part.*

Comme cet homme m'examine!...

LE PÈRE MORIN, à part.

Il se trouble... c'est lui... (haut.) C'était en novembre...  
(*Tout le monde se lève de table.*)

ANTOINE, allant frapper sur l'épaule de Morin.

Allons, assez, assez. Oh ! d'abord, il a toujours des histoires à raconter... et si nous voulions le laisser faire, nous en aurions pour quelque temps.

PAULINE à Édouard.

Voyons, monsieur Édouard, ne soyez donc pas si triste; rappelez-vous ce que vous venez de me dire tout à l'heure.

ÉDOUARD.

Ah ! Pauline, je ne l'oublierai jamais.

DUBOURG, qui s'est approché.

Quoi donc ?

PAULINE, embarrassée.

Oh ! c'est que... c'est que c'est embarrassant à vous expliquer... (*regardant Delaunay.*) Quand nous serons seuls...

DELAUNAY.

Je vous entends, mademoiselle, ma présence vous importune; je vais me retirer. (*à part.*) Je crois deviner le sujet de cet entretien... Je saurai tout.

ANTOINE.

Allons, allons, femme, eh vite ! emporte la table; Jeannette, aide ta mère... et vous, père Morin, en attendant que je parte, je vas vous ouvrir la grange, et vous m'aidez à donner à manger à mes chevaux...

LE PÈRE MORIN.

Je vous suis, monsieur Antoine

(*En sortant, les yeux de Delaunay se rencontrent avec ceux du mendiant, qui le regarde fixement; la mère Antoine et Jeannette rentrent la table.*)

## SCENE VIII.

ÉDOUARD, DUBOURG, PAULINE.

DUBOURG.

Eh bien ! ma fille... il n'y a plus personne, tu peux parler sans crainte...

PAULINE.

Oh ! sans crainte... c'est bien facile à dire ;... mais c'est

qu'au contraire, j'en ai beaucoup... Cependant, vous êtes si bon!...

DUBOURG.

Tu me flattes... Allons, allons, je vois que tu as besoin de moi.

PAULINE.

Besoin de vous... Oh! oui!... vous allez en juger!

DUBOURG.

Voyons!

PAULINE.

D'abord, mon père, je dois vous dire que mon cœur... ne m'appartient plus.

DUBOURG.

Comment, ma fille?

PAULINE.

Oui; oh! mais ne vous fâchez pas; il y a déjà longtemps que je l'ai donné... ainsi il n'est plus temps de me gronder...

DUBOURG.

Ah! en effet, ta raison est bonne; et puis-je savoir au moins quel est celui que tu préfères?

PAULINE.

Celui que je préfère... Dame! mon père, il est un peu timide; il n'aurait jamais osé vous demander ma main, parce qu'il prétend qu'il est trop pauvre...

DUBOURG.

Il est vrai que c'est un défaut.

PAULINE.

Oui, quand on ne s'aime pas; mais quand on est aimé...

DUBOURG.

Tu es donc bien sûre de posséder aussi son cœur?

PAULINE.

Oui, je le crois... Au surplus, tenez, demandez à monsieur Édouard, il pourra vous le dire encore mieux que moi...

DUBOURG.

Comment, à vous, Édouard?

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur, daignez excuser ma hardiesse... Sans aucune espérance j'ai osé jeter les yeux sur la fille de mon bienfaiteur. Hélas! je fus bien coupable!... Mais élevé avec Pauline dès ma plus tendre enfance... accoutumé à la voir, à l'entendre sans cesse, comment aurais-je pu rester insensible à tant d'attraits, de grâces, de vertus?... Si je suis

indigne de vos bontés, Monsieur, punissez-moi en m'éloignant de vous ; mais, je vous en supplie, ne m'accusez pas d'une faute à laquelle son mérite et la pureté de mon amour peuvent servir d'excuses. (*Il tombe à ses pieds.*)

DUBOURG, *l'en empêchant.*

Édouard, que faites-vous ?

PAULINE.

Eh bien ! mon père, n'est-ce pas que vous ne lui en voulez pas, et que ce qu'il a fait est bien naturel ?

DUBOURG.

Enfans que vous êtes ; vous aviez cru me cacher votre secret, eh bien ! je savais tout.

PAULINE.

Comment, mon père, vous saviez... Mais où donc avez-vous pu voir ça ?

DUBOURG.

Dans tes yeux, ma Pauline, et dans ceux de ton protégé... Venez, venez, mes amis.... Rassurez-vous, Édouard, je connais votre zèle et votre intelligence ;.... c'est par vos soins que ma maison de commerce a pris de l'accroissement ; c'est à vous que je dois la prospérité de mes affaires... Il est juste que je vous en récompense en vous donnant la main de celle qui vous est chère.

ÉDOUARD.

Ah ! Pauline... ah ! Monsieur, c'est à vous seuls que je devrai le bonheur !

PAULINE, *à Édouard.*

Eh bien ! serez-vous encore incrédule ?

DUBOURG.

Mais il est tard, demain nous conviendrons de tout à Paris... en attendant, rentrons. (*à Édouard.*) Vous vous souvenez des instructions que je vous ai données ? il est nécessaire que vous soyez demain de bonne heure dans les magasins, vous partirez ce soir dans ma voiture, en recommandant à André, mon cocher, de venir nous reprendre demain matin.

ÉDOUARD.

Je vais me préparer... adieu Pauline !

PAULINE.

Adieu, monsieur Édouard, mon Dieu, mon Dieu, que c'est désagréable de se quitter si tôt que ça !.. nous aurions de si jolies choses à nous dire maintenant... mon père, il faudra partir de bonne heure, entendez-vous ?

DUBOURG.

Oui, ma fille, je te le promets.  
 ( *Edouard baise la main de Pauline et sort par la porte du fond, M. Dubourg et Pauline rentrent dans leur chambre.* )

## SCENE IX.

DELAUNAY, *sortant de la chambre où il était entré, il est agité et se promène à grands pas.*

Il n'est donc plus d'espoir !. il est aimé.. de là je viens d'entendre mon malheur, est-il une situation plus cruelle que la mienne... La première fois que je vis Pauline, je sentis qu'elle seule pouvait assurer ce repos, cette tranquillité que je cherche en vain depuis si long-temps, je fis tout pour être reçu dans la maison de son père ! à force de soins, de prévenances, j'étais parvenu à obtenir son amitié, à mériter son estime... et quand je croyais être au comble de mes vœux, j'apprends qu'elle me préfère un homme sans état... sans fortune... et son père lui-même encourage cet amour... Ah ! mon cœur peut à peine supporter tant de coups !... et ce mendiant... les regards qu'il semblait jeter sur moi... mais voici mon rival.

## SCENE X.

DELAUNAY, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *en entrant.*

Antoine, que dans quelques instans les chevaux soient attelés à la voiture.

DELAUNAY, *à part.*

Ah ! je sens que malgré moi sa vue excite ma colère.

ÉDOUARD.

Pauline n'est plus là, j'aurais pourtant voulu profiter des derniers momens qui me restent pour lui parler encore... Que vois-je ? monsieur Delaunay !

DELAUNAY.

Eh bien ! ma présence semble vous troubler.

ÉDOUARD.

Qui peut vous le faire croire ?



DELAUNAY.

Votre embarras en me rencontrant seul ici, cessez, cessez, croyez-moi, de faire un mystère de votre conduite... la résolution de M. Dubourg, la promesse qu'il vous a faite me sont connues, je sais tout.

## SCÈNE XI.

DELAUNAY, ÉDOUARD, LE PÈRE MORIN.

*(On le voit traverser le fond de la scène, parlant à Antoine; il s'arrête pour écouter.)*

ÉDOUARD.

Et moi j'ignore, Monsieur, par quel moyen vous avez pu pénétrer un secret qui ne vous appartenait pas. Dans tous les cas, je dois vous prévenir qu'en effet mon amour pour Mademoiselle Dubourg est connu de son père; qu'il l'a approuvé... qu'elle-même m'a ouvert son cœur... mais si je fus assez heureux pour mériter l'attachement et la confiance de cette honnête famille, il me semble que cette affaire me regarde seul, et que vous pouviez vous dispenser de me faire de pareilles questions.

DELAUNAY.

Ce ton de hauteur vous sied mal, Monsieur; l'affaire dont vous parlez me touche de plus près que vous ne voulez le supposer; j'attachais le plus grand prix à la main de Pauline... mon bonheur dépendait de ce mariage... renoncer à l'espoir de la posséder, serait au-dessus de mes forces.

ÉDOUARD.

Je ne sais jusqu'à quel point Mademoiselle Dubourg peut vous être chère... je n'osais prétendre à devenir son époux, et mon bienfaiteur n'aurait jamais connu mon amour pour sa fille, si aujourd'hui Pauline n'avait tout dit à son père; l'attachement que ce digne vieillard me porte, ses bontés pour moi, l'ont seuls engagé à m'accorder une si belle récompense; ces motifs, je pense, vous paraîtront suffisants.

DELAUNAY.

N'importe, Monsieur, la jalousie que je vous inspirais, la haine que vous deviez me porter, l'intérêt que vous aviez à me nuire, tout me fait penser que c'est vous seul qui m'avez perdu dans l'esprit de M. Dubourg: une telle conduite est affreuse, et je vous accuse de cette bassesse.

EDOUARD.

Arrêtez, Monsieur, vos soupçons sont odieux, et je ne devrais y répondre que par le mépris : non, vous n'avez pu me croire capable de tant de lâcheté... mais je devine le motif de votre insulte... sortons.

DELAUNAY.

Oui... car je le sens, si vous l'emportez, il faut que l'un de nous deux meure.

(*Dans ce moment, le père Morin qui a paru s'occuper de préparatifs en écoutant, laisse tomber le bâton qu'il tenait à la main.*)

DELAUNAY, se retournant.

Encore ce mendiant ?

EDOUARD.

Je suis prêt.

DELAUNAY.

Plus bas... on nous écoute... mais je réfléchis que vous allez partir ; on pourrait aussi s'apercevoir de mon absence ; il n'est pas temps maintenant ; demain matin, avant le départ de M. Dubourg, je serai à Paris, et j'irai vous prendre ; le sort décidera des armes.

EDOUARD.

Je vous attends.

(*On entend dans la coulisse la voix d'Antoine qui parle à ses chevaux.*)

DELAUNAY.

On vient, silence !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, entrant.

Voilà ce que c'est, Monsieur Édouard, les chevaux sont attelés à la voiture ; André vous attend ; et quand vous voudrez, vous pouvez vous mettre en route.

EDOUARD.

Il suffit, je pars à l'instant.

DELAUNAY, bas.

A demain.

EDOUARD, de même.

A demain.

ANTOINE, *à part.*

Que diable peuvent-ils avoir à se dire ?

LE PÈRE MORIN.

Père Antoine, vous partez aussi vous?.. eh bien! si ça vous est égal, je vous demande la permission de monter sur votre voiture ?

ANTOINE.

Ah ça! vous avez donc à faire à Paris, vous ?

LE PÈRE MORIN, *regardant sévèrement Delaunay.*

Oui, demain matin... peut-être...

ANTOINE.

Eh bien! c'est une affaire convenue; si nous avons à jaser, nous jaserons ensemble pendant la route; si vous n'avez rien à me dire... eh bien! vous dormirez... Allons, en route...

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DUBOURG, PAULINE,

LA MÈRE ANTOINE.

JEANNETTE, *serviteurs de l'auberge, portant des flambeaux.*

(*Edouard fait ses adieux à M. Dubourg et à Pauline; il fait un nouveau signe à Delaunay; on voit la voiture d'Antoine passer dans le fond; le mendiant est assis sur des ballots. On entend les coups de fouet.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

## ACTE SECOND.

---

Le théâtre représente la cour de la maison de commerce de M. Dubourg; à gauche, sur le premier plan, est un hangar qui contient de la paille et des ballots de marchandises; à droite, un bureau; au fond est une maison de belle apparence, grande porte cochère, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD.

*(Il est dans son cabinet, assis auprès d'un bureau, et examine des livres de compte.)*

Allons, tout est bien en règle, les écritures sont d'accord avec les fonds qui sont en caisse; la correspondance est à jour, et mon bienfaiteur verra que jusqu'au dernier moment j'ai voulu lui prouver mon zèle et ma reconnaissance. L'heure s'avance; quoique mon parti soit bien pris, je ne puis me défendre d'une certaine émotion..... un duel au moment d'être heureux, risquer de perdre la vie, quand Pauline consentait à l'embellir..... mais tâchons, s'il se peut, d'écarter ces idées de bonheur..... j'ai besoin de tout mon courage..... du moins, si je dois les quitter pour jamais, que ma main leur trace un dernier adieu. *(il écrit.)* Peut-être cette précaution sera-t-elle inutile, j'ai été provoqué..... et ma main ne tremblera pas..... mais enfin le sort des armes est incertain..... et si je succombe, ils apprendront mes regrets..... mon attachement pour eux, et je suis sûr qu'ils donneront quelques larmes au souvenir d'un ami. *(Pendant cette dernière phrase il a achevé et cacheté sa lettre.)*

## SCÈNE II.

ANTOINE, ÉDOUARD.

ANTOINE.

Ah! c'est vous, M. Edouard, il paraît que vous êtes matinal?

ÉDOUARD, *distrain*.

Oui, oué.....

ANTOINE.

Oh! moi je ne me suis pas couché, j'ai déjà rangé toutes les marchandises au grand magasin, et l'on pourra danser dans la cour tant qu'on voudra..... dame, un jour de fête.....

ÉDOUARD.

Une fête?

ANTOINE.

Tiens, comme vous me dites ça donc, on croirait que vous avez quelque chagrin?

ÉDOUARD.

Écoute-moi..... tu as été soldat?

ANTOINE.

Oui, pendant quinze ans; et si je voulais, on en verrait la preuve sous ma blouse.

ÉDOUARD.

Eh bien! j'ai besoin de tes conseils, réponds-moi : si quelqu'un jaloux de ton bonheur, avait cherché à le détruire par une provocation offensante; s'il ne t'avait laissé d'autre parti à prendre que celui de le combattre, ou de perdre l'honneur...

ANTOINE.

Quand j'étais au service, et qu'une chose comme ça m'arrivait, je n'ai jamais hésité un moment; et maintenant, quoique j'aie changé d'uniforme, je crois que ce serait encore tout de même.

ÉDOUARD.

Alors tu n'hésiterais donc pas à prêter ton secours à un ami qui aurait besoin dans une affaire semblable de ta présence et de ta discrétion?

ANTOINE.

Non, certainement; surtout si j'étais sûr qu'il a le bon droit de son côté.

ÉDOUARD.

J'espère que tu n'en douteras pas quand tu sauras que c'est moi qui réclame ce service ?

ANTOINE.

Quoi, c'est vous ?

ÉDOUARD.

Oui.... j'ai été gravement insulté, et dans quelques instans, j'en aurai vengeance ou j'aurai cessé de vivre ; car j'attends ici même celui qui m'a offensé.

ANTOINE.

Comment M. Édouard, vous allez vous battre ? est-ce que ça peut être vrai ce que vous me dites là.... vous qui êtes si tranquille, si bon travailleur, et s'il vous arrivait quelque malheur, qu'est-ce qui pourrait vous remplacer ? que dirait M. Dubourg, lui qui vous a pris chez lui, que vous n'étiez pas plus haut que ça, qui vous a élevé comme son enfant et vous a mis en état de succéder à son commerce ? (*lui prenant la main.*) et entre nous, est-ce qu'il n'y a pas encore une autre personne qui ne pourrait jamais être heureuse sans vous?... dame, une balle, c'est que ça touche quelquefois.... allons, qu'un petit mouvement d'amour-propre ne vous fasse pas jouer d'un seul coup tout vot' bonheur et celui des autres.... songez que votre existence ne vous appartient pas, que vous la devez tout entière à ceux qui vous aiment, qui vous chérissent, et que votre imprudence réduirait au désespoir....

ÉDOUARD.

Ces réflexions m'ont agité toute la nuit, mais j'ai surmonté tout ce qu'elles avaient de pénible.... crois-moi, sans un motif bien puissant, je me rendrais à tes raisons, je reconnais qu'elles sont dictées par un bon cœur, par l'attachement sincère que tu as pour moi, mais un faux orgueil ne me guide pas ici.... il y va de mon honneur !.... je suis seul.... j'ai besoin de ton expérience pour rendre au moins égales les chances du combat.... tu m'as donné ta parole et je la réclame.

ANTOINE.

M. Edouard, je vous estime trop pour penser que vous puissiez faire une action blâmable.... je me suis engagé, et puisque vous le voulez absolument, je tiendrai ma promesse ; mais voyez-vous, j'aimerais mieux me mettre devant vous qu'à côté.

ÉDOUARD.

Je n'en doute pas, mon ami.... j'ai encore un service

à te demander.... si la fortune me trahissait.... tiens, prends cette lettre et tu la remettras à M. Dubourg.

ANTOINE.

Oui, oui, monsieur Édouard, comptez sur moi. (*à part.*) Ce serait une jolie commission que j'aurais à faire là... (*haut.*) Ah ça, maintenant, vous allez me dire avec qui vous avez cette affaire... Pour qu'il vous ait insulté, il faut que ce soit quelque mauvais garnement.

(*On frappe à la porte cochère.*)

ÉDOUARD.

Le voilà sans doute ; va ouvrir.

(*Antoine va ouvrir la porte.*)

### SCÈNE III.

ÉDOUARD, ANTOINE, DELAUNAY.

ANTOINE *à part, en descendant le théâtre.*

Quoi ! c'est lui... J'aurais dû m'en douter... Il n'y a rien de bon à attendre de cet homme-là.

DELAUNAY.

Me voici, Monsieur, êtes-vous prêt ?

ÉDOUARD.

Quand vous voudrez.

DELAUNAY.

Mais, je croyais vous trouver seul ici.... Que fait cet homme ?

ÉDOUARD.

J'ai pensé que dans une affaire qui peut avoir des suites graves, un témoin ne serait pas inutile. C'est un ancien et brave militaire... vous pouvez vous fier à son honneur...

DELAUNAY.

Il me semble que seuls nous eussions été plus sûrs du secret.

ANTOINE.

Et où avez-vous donc vu les honnêtes gens se battre sans témoins ? ah ! ne répétez pas une pareille chose, ça pourrait faire penser plus qu'on ne voudrait. (*Passant entre eux deux.*) Et d'ailleurs, est-ce que c'est à vous, monsieur Delaunay, à montrer un pareil acharnement ?... Vous qui avez été reçu comme un ami dans la maison de monsieur Dubourg... exposerez-vous les jours de son fils adoptif... Ah ! ce serait une mauvaise action, et vous y regarderez à deux fois avant de la commettre.

DELAUNAY.

Est-ce vous, Monsieur, qui avez engagé cet homme à me faire des observations aussi déplacées dans un pareil moment? Est-ce de votre part qu'il me les adresse?

ÉDOUARD.

Détrompez-vous, Monsieur, ma résolution est inébranlable, rien ne peut la faire changer. (à Antoine.) Mon ami, ne vois-tu pas que tu pourrais faire soupçonner mon courage?

ANTOINE.

Vous avez raison, je me tais. Ah! je donnerais bien quelque chose pour qu'il eût affaire à moi... Quand j'y pense... Allons, où en sommes-nous?

DELAUNAY.

Voici des armes.

ANTOINE.

Donnez-moi ça, ça me regarde. (Il les examine.) Ah! ah! ces pistolets sont chargés... Comme c'est vous qui les apportez, monsieur Édouard choisira.

DELAUNAY.

J'allais le proposer; sortons.

ÉDOUARD.

Monsieur... dans ce faubourg peuplé d'ouvriers, nous serions découverts, arrêtés peut-être... Cette cour est assez vaste, il n'y a que nous dans la maison; les portes ne seront ouvertes que dans une heure, et dans quelques minutes tout sera fini.

DELAUNAY.

J'y consens.

ANTOINE, regardant Édouard.

Il a du sang froid, du courage; ah! si l'amitié, si les vœux d'un vieux soldat pouvaient lui porter bonheur!...

DELAUNAY.

Puisque Monsieur vous a choisi pour témoin, réglez la distance, assignez-nous nos places.

ANTOINE.

Le terrain est égal... ainsi la place n'y fait rien; vous vous mettez ici, et vous, monsieur Édouard, là. (Il marque une place avec son mouchoir et l'autre avec son chapeau.) Mais attendez un moment; avant... il faut que le sort décide qui aura l'avantage du premier coup... et cette pièce de monnaie...

DELAUNAY.

Fort bien; mais hâtez-vous... tous ces délais me fatiguent.



Ah! dame, c'est l'usage. (*montrant la pièce.*) Ce côté est pour vous, et l'autre pour monsieur Édouard. (*il jette en l'air la pièce*) Regardez.... c'est à monsieur Delaunay à tirer le premier. Voilà vos armes. (*à part.*) Quelle position!... Je crois que je tremble pour la première fois de ma vie.

ÉDOUARD, *à Delaunay.*

Allons, Monsieur, j'attends.

(*Delaunay ajuste, il est près de tirer.*)

#### SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ANTOINE, LE PÈRE MORIN,  
DELAUNAY.

(*Le père Morin sort du hangar et vient se placer entre les deux.*)

DELAUNAY, *à part.*

Encore ce mendiant!

LE PÈRE MORIN.

Ah! ah! que se passe-t-il donc ici?.. un duel... (*regardant Delaunay.*) Il paraît que je viens à temps... par malheur, je ne suis pas toujours arrivé aussi à propos.

ÉDOUARD.

Retirez-vous, Morin. Le sort a décidé que Monsieur ferait feu le premier.

LE PÈRE MORIN.

Un instant, jeune homme; laissez faire le vieux mendiant; il connaît les droits de chacun... Il ne peut y avoir de duel entre vous: celui qui a tort fera des excuses; et je suis sûr que monsieur Delaunay ne dira pas le contraire.

ANTOINE.

Je crois que le père Morin lui fait peur.

DELAUNAY.

Prétendez-vous me dicter ici ma conduite?

LE PÈRE MORIN.

Non; car je suis certain d'avance que vous ferez de vous-même tout ce que je voudrai.

DELAUNAY.

Misérable, quelle audace!

LE PÈRE MORIN, *se rapprochant de lui.*

Pas d'emportement; vous pensez bien que vos paroles ne peuvent m'effrayer.... et je vois déjà que les miennes portent le trouble dans votre ame.

DELAUNAY.

Éloigne-toi, ou je ne réponds plus de ma fureur.

LE PÈRE MORIN, *lui saisissant vivement le bras.*Encore un mot... (*bas.*) Vous ne connaissez ce jeune homme que sous le nom d'Édouard; il se nomme Brémont.DELAUNAY, *fait un mouvement d'effroi.*

Brémont!...

LE PÈRE MORIN, *se retirant à quelques pas.*

Tirez maintenant; je ne m'y oppose plus.

(*Delaunay baisse son arme et reste immobile.*)

ÉDOUARD.

Allons, Monsieur, c'est assez prolonger...

DELAUNAY, *dans la plus grande agitation.*

Non... non... je vous avais insulté... Cet homme a raison; l'agresseur doit reconnaître ses torts.... je crois que vous devez être entièrement satisfait...

ÉDOUARD.

Eh bien, Antoine?

ANTOINE.

C'est tout ce qu'il faut... même au régiment.

ÉDOUARD.

Mais enfin?

ANTOINE.

Pensez à tout ce qui vous est cher.

ÉDOUARD.

C'est bien, Monsieur!...

LE PÈRE MORIN, *se rapprochant de Delaunay.*Je suis content... donnez-moi cette arme... que l'avenir répare le passé, et vous n'aurez plus rien à craindre de moi. (*Delaunay lui donne le pistolet.*) Retirez-vous.DELAUNAY, *à part.*

Il me fait frémir.

(*Antoine et Édouard, sur le devant du théâtre, restent dans l'étonnement; Morin conduit Delaunay jusqu'à la porte; celui-ci sort en donnant les marques du trouble le plus grand.*)

## SCENE V.

ÉDOUARD , ANTOINE , LE PÈRE MORIN.

ANTOINE.

Eh bien ! comme il s'en va... il paraît que vous l'avez piqué au bon endroit, père Morin ; je n'ai jamais vu un homme changer si vite que ça... il était comme un furieux... et, en deux temps, le voilà devenu doux comme un mouton.

LE PÈRE MORIN.

Ah ! dame, vous savez bien que dans les villages on croit que je suis un peu sorcier : eh ! bien je suis sûr qu'il le croit encore plus que les autres, lui.

ÉDOUARD.

Je ne sais que penser.

LE PÈRE MORIN.

Rassurez-vous, monsieur Edouard, vous vous êtes conduit en brave, et il y a là un vieux soldat qui peut l'attester : soyez ben sûr qu'avec toute autre personne, le combat se serait terminé à votre volonté ; mais, avec lui, les choses ne devaient pas aller plus loin.

ANTOINE.

Ah ! vous v'là encore, vieux père, avec vos paroles ous qu'on ne comprend rien du tout.... mais c'est égal, c'que vous faites est plus clair que ce que vous dites..... Touchez là..... Quand vous passerez par notre village, ma grange et ma soupe seront toujours à votre service.

LE PÈRE MORIN.

Eh ben ! ce n'est pas de refus, j'en userai quelque-fois.

ANTOINE.

Allons, allons, nous n'avons plus rien à faire ici..... je retourne au magasin..... Venez avec moi, père Morin, vous me donnerez un coup de main.

LE PÈRE MORIN.

Allons, je veux bien, quoique je n'aime pas beaucoup à travailler..... mais une fois n'est pas coutume..... (*s'approchant d'Edouard.*) Adieu, monsieur Edouard, vous êtes un brave jeune homme, et je veillerai sur vous.

ÉDOUARD.

Mais quel intérêt si vif... ?

LE PÈRE MORIN.

Je vous l'avais bien dit hier, l'aumône porte bonheur.  
(*Il sort avec Antoine.*)

## SCÈNE VI.

ÉDOUARD.

Je ne puis concevoir l'influence qu'exerce sur Delaunay la présence de cet homme mystérieux. N'importe, s'il est venu suspendre ce combat, du moins je n'ai rien fait pour éviter le danger; et quelles que soient les suites de cet événement, je n'aurai point à rougir aux yeux de mes amis. . (*On sonne à la grande porte et l'on entend.*)

LA MÈRE ANTOINE.

Hé ! not' homme, ouvre donc, c'est moi.

## SCÈNE VII.

ANTOINE, ÉDOUARD.

ANTOINE.

Ah ! c'est la voix de ma femme.

ÉDOUARD, à *Antoine*.

Surtout le plus grand silence sur tout ce qui s'est passé.

ANTOINE.

Soyez donc tranquille, vous n'avez pas besoin de me recommander ça, allez..... Ne t'impatiente pas, on y va.  
(*Il ouvre la porte. Édouard retourne à son bureau.*)

## SCÈNE VIII.

JEANNETTE, ANTOINE, LA MÈRE ANTOINE.

LA MÈRE ANTOINE.

Bonjour, not'homme, bonjour.

ANTOINE.

Diable ! femmes , il paraît que vous êtes parties de bon matin de là-bas.

JEANNETTE.

Ecoutez donc , mon père.... l'idée de v'nir à Paris..... ça m'a empêché de dormir toute la nuit.... mais d'abord.... j'ai réveillé ma mère au p'tit jour , j'ai fait atteler la petite cariole , et c'est moi qui ai mené la grise pour arriver plus vite.

ANTOINE.

Et M. Dubourg ?

LA MÈRE ANTOINE.

Il vient aussi d'arriver avec mam'zelle.

JEANNETTE.

Oui ; et en descendant de voiture , il a trouvé là tous ses employés avec des bouquets et des complimens. Mais t'nez , le voilà qui vient ici avec tout le monde.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES , DUBOURG , PAULINE , ÉDOUARD ,  
EMPLOYÉS , OUVRIERS , etc.

DUBOURG , *en entrant.*

Merci , merci , mes bons amis , je suis sensible aux marques d'attachement que vous me donnez. . . . Ah ! vous voici Edouard , c'est à vous surtout que je dois des remerciemens..... grace à votre zèle , jamais ma maison n'a été dans une plus grande prospérité : les magasins sont pleins de marchandises , et la confiance de mes commettans doit augmenter encore , quand je vais leur annoncer que je vous donne la main de ma fille , et que je vous associe à ma maison.

ÉDOUARD.

Que de bienfaits en un jour ! Ah ! je vous devais beaucoup pour ma fortune , mais bien plus encore pour mon bonheur.

PAULINE.

Quant à cela , c'est moi seule que ça regarde.

DUBOURG.

Mais je ne vois point ici M. Delaunay. . . . peut-être a-t-il un peu d'humeur contre moi..... eh bien ! je dois

faire les premiers pas..... Antoine, tu auras soin qu'on se rende chez lui, et qu'on l'invite de ma part à la petite fête que je donne aujourd'hui.

ANTOINE.

Est-ce que vous croyez que c'est bien utile, not' bourgeois ?

DUBOURG.

Allons, mon ami, fais ce que je te dis.

ANTOINE.

Ça suffit, M'sieur, ça suffit. (*à part.*) Quelle amitié a-t-il donc pour c't'homme-là ?..... s'il savait.....

(*Il sort.*)

DUBOURG.

Allons, mes amis, ne pensez qu'au plaisir; je veux qu'on danse..... qu'on s'amuse..... je n'aime pas à être heureux seul, et je prétends qu'aujourd'hui, tout le monde soit aussi gai, aussi content que moi.

BALLET.

ANTOINE, *rentrant après le ballet.*

Monsieur, toute la société est réunie dans le salon; il y a M. Delaunay qui vient aussi d'arriver.

DUBOURG.

Fort bien, nous allons les rejoindre.

LE PÈRE MORIN.

Comment, il a osé revenir! je resterai.

DUBOURG.

Quant à vous, mes amis, une table a été préparée pour vous; allez tous boire à ma santé et au bonheur de mes enfans.

(*Dubourg, Pauline, Edouard sortent avec tout le monde : Antoine va pour les suivre, mais il aperçoit le père Morin qui est dans le coin où il est venu se placer pendant la danse. La nuit vient à la fin du ballet, les appartemens du fond de la maison s'éclairent, et l'on place une lanterne allumée dans la cour.*)

## SCENE X.

LE PÈRE MORIN, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien ! est-ce que vous ne venez pas avec nous, père Morin ?

LE PÈRE MORIN.

Moi, oh ! non.... les haillons d'un mendiant ne vont pas avec les habits de fête.... je resterai à la porte.... et si on veut bien m'envoyer quelque chose, eh bien ! j'en profiterai.

ANTOINE.

Du tout, vous ne resterez pas seul, et puisque vous ne voulez pas venir, j'ai mis là de côté quelques vieilles bouteilles et nous allons les vider ensemble. Tenez, j'ai envie que nous allions bivouaquer sous l'hangar.

LE PÈRE MORIN.

Oui, au fait.... justement v'là des ballots qui nous serviront de chaises, une grande caisse qui nous servira de table.

ANTOINE, *débouchant une bouteille.*

Goûtons d'abord le vin.... tiens, nous n'avons pas de verres.... ah ! ben, c'est égal, chacun la nôtre.... j'boirons à même. A votre santé, père Morin.

LE PÈRE MORIN.

A la vôtre. (*Ils boivent tous les deux à même la bouteille.*)

ANTOINE.

Ah ! ça, mais dites-moi donc un peu par quel pouvoir, par quel mystère vous avez pu....

LE PÈRE MORIN.

A votre santé, père Antoine.

ANTOINE.

A la vôtre, père Morin. (*ils boivent.*) Mais puisque vous ne voulez pas parler, au moins vous ne me refuserez pas d'me chanter eune petite chanson pendant qu'ils dansent là-haut.... c'est que nous avons passé la nuit tout d'même, et ça nous réveillera.

LE PÈRE MORIN.

Eune petite chanson, je ne demande pas mieux ; je chante quelquefois avant d'avoir rien reçu, et vous m'avez payé d'avance. (*Il achève sa bouteille.*)

ANTOINE.

Pendant que vous vous accordez, je m'en vais allumer ma pipe, moi. (*Il va allumer sa pipe à la lanterne, il vient se rasseoir auprès de Morin.*) Voyons, je vous écoute. (*Il se met à fumer.*)

(*Ici les fenêtres du fond s'ouvrent, l'on voit des quadrilles se former et une table de jeu se dresser.*)

LE PÈRE MORIN, pendant que l'on danse sur l'air suivant.

I.

Malgré le poids de l'âge,  
Je vais, toujours dispos,  
Chanter dans chaqu' village,  
Ma b'sace sur le dos :  
« Au malheur ce qu'on donne,  
« Là-haut s'paiera comptant.....  
« Réservez une aumône  
Pour le pauvre mendiant.

II.

J'n'ai pas un pouç de terre ;  
Mais, riches d'ici-bas,  
En voyant ma misère,  
Ne me repoussez pas :  
Songez, quand tout s'efface,  
Qu'dans vot' dernier log'ment,  
Vous n'tiendrez pas plus d'place  
Que le pauvre mendiant.

(*Antoine s'est endormi en fumant, pendant que le père Morin chante ; à la fin du second couplet celui-ci s'endort aussi. Les danses continuent*)

## SCÈNE XI.

LE PÈRE MORIN, ANTOINE, DELAUNAY.

DELAUNAY., sortant des appartemens du fond.

Le spectacle de la joie de cette famille m'est insupportable ; je tremblais à chaque instant qu'on ne pût lire sur mes traits la jalousie qui me dévore.... J'avais juré de fuir cette maison, et pourtant j'y suis revenu !... Ce matin, à cette place, mon odieux rival m'avait offert lui-même l'occasion de me venger.... quand un misérable est venu pro-



noncer devant moi ce nom effrayant.... par quelle fatale circonstance a-t-il pu découvrir.... Ah! je le sens, tant qu'il sera près de moi, je n'aurai pas un instant de repos. (*L'apercevant.*) O ciel!... le voilà. (*S'approchant de lui.*) Il dort.... si j'osais.... (*Il porte la main sous son habit.*) Mais non.... il n'est pas seul.... et d'ailleurs son action de ce matin.... l'espèce d'influence qu'il semble exercer sur moi.... tout me ferait soupçonner.... et cependant manquerai-je cette occasion qui ne se représentera peut-être jamais? (*Apercevant Antoine qui s'est endormi la pipe à la main.*) Ah! l'imprudence de cet homme.... ce feu qui reste encore.... oui, c'est cela.... du même coup, je me délivrerai de ce mendiant.... et à force de malheur, je contraindrai cette famille à accepter mes secours.

(*Pendant ces derniers mots, il a pris la pipe qu'Antoine tenait entre ses mains et l'a passée sous des bottes de paille qui sont à côté des ballots; ensuite il ferme la porte du hangar et remonte la scène, il rentre dans les appartemens du fond. Quand il a disparu, la contredanse recommence, et l'on voit par la fenêtre et le toit du hangar la fumée qui commence à s'élever.*)

FIN DU SECOND ACTE.

.....

## ACTE TROISIÈME.

---

Le théâtre représente une partie de la maison à demi consumée par les flammes; des poutres noircies ou encore enflammées sont appuyées sur des murailles à moitié écroulées; quelques ballots de marchandises, et quelques meubles échappés à l'incendie sont jetés pêle-mêle sur le théâtre.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, POMPIERS, PEUPLE.

(Au lever du rideau, des pompiers sont occupés à éteindre l'incendie qui dure encore dans quelques endroits; les uns dirigent les tuyaux de leurs pompes contre les endroits où la flamme paraît encore; d'autres, la hache à la main, détachent des solives embrasées pour couper le feu; une chaîne d'ouvriers, de femmes, de bourgeois, aide le service des pompiers avec des seaux à incendie.)

ANTOINE.

Courage, mes amis, courage! peut-être pourrons-nous sauver quelques débris de la fortune de mon pauvre maître. Ah! mon Dieu, quel malheur!

(*Le mouvement des pompiers et des ouvriers se renouvelle.*)

Qu'est-ce que je vois? la chaîne est arrêtée, l'eau commence à nous manquer.

### SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PÈRE MORIN.

(*Il arrive en traînant un tonneau que plusieurs personnes poussent par derrière.*)

MORIN.

V'là du renfort, v'là du renfort! (*Il traverse le théâtre avec le tonneau.*)

ANTOINE.

Allons , nous autres , de l'activité ! ne nous laissons pas gagner.

*(Ils travaillent de nouveau avec ardeur. Au bout d'un moment on aperçoit le père Morin sur le haut d'une muraille.)*

LE PERE MORIN , *criant.*

On est maître du feu ; suspendez la chaîne.

ANTOINE.

Assez , assez , mes amis ; vous vous êtes tous conduits en braves gens : au premier cri d'alarme , vos femmes , vos enfans sont accourus avec vous ; en France la voix du malheur est toujours entendue : avec son or , le riche soulage la misère du pauvre , et dans un grand désastre , le pauvre prête au riche le secours de son bras. *(s'adressant aux pompiers.)* Quant à vous , braves camarades , je n'ai rien à vous dire.... votre corps est connu depuis longtemps pour son dévouement , pour son courage : comme vous j'ai été soldat ; mais nous , nous faisons quelquefois du mal , et vous , vous ne faites jamais que le bien. Adieu , camarades , adieu.

*(Les gens qui avaient formé la chaîne s'éloignent de différents côtés : les pompiers rassemblent les tuyaux , les pompes , les seaux à incendie , se forment en peloton et défilent aussi.)*

## SCÈNE III.

ANTOINE , *seul.*

Quel désastre !... en une nuit le sort de toute une famille a changé.... et quand je pense que c'est peut-être par mon imprudence que tant de malheurs sont arrivés... maudite pipe ! car je n'en puis douter... c'est auprès de moi que le feu a pris !... Fallait-il que ce fût un de ceux que mon maître a comblés de ses bienfaits qui devint la cause involontaire de sa ruine !... tout le monde est loin de s'en douter ici.... moi seul je le sais.... aussi je sens là quelque chose qui m'étouffe.

## SCENE IV.

ANTOINE, LA MÈRE ANTOINE, JEANNETTE.

LA MÈRE ANTOINE.

Ah! te v'là, mon pauvre homme.... Eh! ben, qu'est-ce qu'aurait dit que c'te fête finirait comme ça? quel chagrin pour tout le monde!

ANTOINE, *avec intention.*

Oui, et pour nous surtout....

JEANNETTE.

C'te pauvre mam'zelle Pauline, si vous la voyez comme elle pleure!

LA MÈRE ANTOINE.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc qu'a pu être cause d'un événement aussi terrible?

ANTOINE.

Oh! ce n'est qu'un imprudent sans doute; mais n'importe, il ne doit jamais se le pardonner.

LA MÈRE ANTOINE.

Oui, t'as ben raison. Allons, à présent nous n'avons pu besoin ici... aussi j'allons nous en retourner... Adieu, mon pauvre Antoine.

ANTOINE.

Adieu, adieu femme... Ah! à propos, quand tu seras là-bas, tu mettras not' auberge à vendre.

LA MÈRE ANTOINE.

Comment! qu'est-ce que tu dis donc là? est c'qu'il te faudrait de l'argent? tu sais bien que nous avons des économies.

ANTOINE.

Oui.... mais j'aurons besoin de tout....

LA MÈRE ANTOINE.

Ah! mon Dieu, et qu'est-ce que nous deviendrons?

ANTOINE.

Sois tranquille, femme; tu sais que je t'aime bien, toi aussi, ma petite Jeannette.... j'ai encore de la force, du courage, et tant que je saurai travailler.... vous ne manquez jamais de rien.... Mais v'là le père Morin; il faut que je lui parle seul.... laissez-moi.

LA MÈRE ANTOINE.

Ça suffit, mon homme ; dans quelques instans , nous ne serons plus ici.

ANTOINE.

Adieu.... adieu. (*Il embrasse sa femme et Jeannette; elles sortent.*)

## SCÈNE V.

ANTOINE, LE PÈRE MORIN.

LE PÈRE MORIN.

Ah ! vous v'là Antoine, vous avez l'air bien triste.... en effet , y a de quoi !

ANTOINE.

Oh ! oui. Eh ben ! le feu est éteint, sait-on à combien s'élèvera la perte ?

LE PÈRE MORIN.

Non, pas encore, ça ne peut guère se calculer ; mais vous n'ignorez pas que toute la richesse de la maison était dans les magasins.

ANTOINE.

J'n'en peux donc plus douter, leur ruine est complète.

LE PÈRE MORIN.

Savez-vous que nous l'avons échappé belle , c'te nuit ?

ANTOINE.

Heureusement... il n'vous est rien arrivé... sans ça j'me r'procherais encore plus mon imprudence.

LE PÈRE MORIN.

Hein ! votre imprudence...

ANTOINE.

Sans doute ; faut bien que j'en convienne avec vous... aller m'endormir avec du feu !... là , auprès de la paille!...

LE PÈRE MORIN.

Rassurez-vous , vous n'êtes pas la cause de ce malheur ; il ne faut pas l'attribuer à votre défaut de précaution.

ANTOINE.

Comment, est-ce qu'il y aurait quelque autre chose?... est-ce que vous croyez que quelque misérable...

LE PÈRE MORIN.

Moi, je ne dis pas ça... mais je vous le répète, vous n'êtes pas cause de la ruine de votre maître ; croyez le vieux Morin, vous savez bien qu'il ne vous a jamais trompé.

ANTOINE.

Quoi ! vous pensez que c'est pas moi qui ai détruit le fruit de tant d'années de travail... le bonheur de c'te pauvre famille ?

LE PÈRE MORIN.

Non, je vous dis ; que votre conscience soit tranquille.

ANTOINE.

Ben vrai, père Morin ; vous ne dites pas ça par amitié pour moi ?.. Ah ! j'ai besoin de vous croire, parce que, voyez-vous, si ç'avait été moi... et puis la chose de dire que... enfin, j'avais là quelque chose sur le cœur qui m'é-touffait... Au moins, maintenant, je pourrai marcher la tête levée, et quand on verra passer le vieil Antoine dans le quartier, on ne le montrera pas au doigt ; on ne dira pas : il avait reçu des bienfaits de c'te famille-là, et il en a causé la perte. Le v'là, ce pauvre M. Dubourg ! comme il a l'air chagrin ! rien que de le voir comme ça... ça me fend le cœur.

## SCÈNE VI.

ANTOINE, PAULINE, DUBOURG, ÉDOUARD,  
LE PÈRE MORIN.

DUBOURG, *soutenu par Pauline, et jetant les yeux autour de lui.*

Presque tout a été la proie des flammes ; on n'a pu rien sauver de précieux, les magasins même n'existent plus.

PAULINE.

De grace, ne vous désespérez pas, mon père ; peut-être toutes les recherches n'ont pas encore été faites exactement.

DUBOURG.

Détrompe-toi, ma Pauline, tout ce qui m'appartenait est anéanti ; et, pour comble d'infortune, le hasard a voulu que des consignations considérables m'aient été expédiées depuis quelque temps : j'en étais responsable, et je n'aurai plus rien maintenant pour m'acquitter envers mes correspondans. Hélas ! peut-être cinquante ans d'une vie sans tache ne seront-ils pas un obstacle au mépris de la société.

ÉDOUARD.

Rassurez-vous, Monsieur, et ne craignez pas qu'on

vous confonde avec tant de gens que l'intérêt fait agir aux dépens de l'honneur... avec ces misérables intrigans qui, spéculant sur le malheur, trouvent moyen de s'enrichir par plusieurs faillites honteuses; non, Monsieur, votre nom, votre réputation vous plaçant à la tête des négocians les plus respectables, quel que soit votre sort, jamais les soupçons ne pourront se diriger contre vous, jamais le mépris ne peut atteindre l'homme qui, pour base de sa conduite, a toujours eu la justice et l'honneur.

DUBOURG.

Votre jeunesse, votre inexpérience, Edouard, vous empêchent de connaître le cœur des hommes : quand nous sommes riches, ils nous flattent, ils nous honorent; quand nous sommes pauvres, ils nous accusent et nous méprisent.

ÉDOUARD.

Non jamais le sort ne sera aussi injuste envers vous, si le malheur voulait que vous fussiez sans ressource, j'entre à peine dans la carrière où vous m'avez accueilli, mais j'ai du courage, et par mon zèle, mon travail, je parviendrai, n'en doutez pas, à lever tous les obstacles, pour m'acquitter un jour de ce que je dois à mon bienfaiteur, à celui qui me tint lieu de père.

ANTOINE.

Bien dit, monsieur Édouard... et moi donc, s'il faut passer les jours, les nuits au travail le plus rude; s'il faut sacrifier ma vie pour être utile à not' bon maître... me v'la moi et ma famille je sommes tout prêts d'abord, à vot' service; nous vous devons tout ce que nous possédons, c'est vrai, mais voyez-vous, vous n'avez qu'à dire un mot et vous saurez que vous n'avez pas eu affaire à des ingrats. N'est-ce pas, monsieur Édouard, que vous me connaissez, et que, quand je fais une promesse, j' n'y manque pas ?

DUBOURG.

Bien, mon ami, je n'oublierai jamais ton attachement pour moi. (*apercevant Morin.*) Mais que vois-je? c'est encore cet homme que tu as amené, et qui, m'a-t-on dit, a failli périr au milieu des flammes.

LE PÈRE MORIN.

Oui, c'est vrai; un peu plus tard... mon existence n'eut peut-être pas été précieuse; mais je me félicite d'avoir échappé, au moins je pourrai encore être utile.

DUBOURG.

En effet, on m'a parlé de votre dévouement : je sais que

c'est grâce à votre courage et à votre zèle qu'on a pu conserver le peu qui me reste.

LE PÈRE MORIN.

Oh ! malheureusement , il n'était plus temps... le plus grand mal était fait ; mais vous saurez bientôt, j'espère, que ce n'est pas seulement en cela que le père Morin peut vous servir.

DUBOURG.

Que voulez-vous dire ?

ÉDOUARD, *à part.*

Toujours ce ton mystérieux !

PAULINE, *de même.*

Quel homme singulier !

LE PÈRE MORIN.

Mais, tenez, ce n'est pas le moment de parler de ça... v'là quelqu'un qui pourrait nous entendre.

PAULINE, *regardant vers le fond.*

Monsieur Delaunay.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY.

C'est avec peine, Monsieur, que je me présente à vous dans un moment où le sort vient de vous porter un coup aussi cruel ; mais je n'ai pu résister au désir que j'avais d'apprendre s'il ne vous restait plus d'espérances ?

DUBOURG.

Aucunes, Monsieur, et je m'estimerais heureux si ma fortune pouvait suffire à réparer le désastre de cette nuit.

DELAUNAY.

Puis-je savoir au moins si vous n'avez pas à déplorer la perte de quelque victime dans cet affreux incendie ?

LE PÈRE MORIN, *s'approchant de lui.*

Non... heureusement personne n'a péri.

DELAUNAY, *se troublant, à part.*

Encore lui !

DUBOURG.

Je suis sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous semblez me porter.

DELAUNAY.

L'intérêt !... en effet, celui que vous et votre famille m'inspirez est grand ; mais, avant tout, je dois vous entre-



tenir du motif qui m'amène parmi vous ; puis-je vous demander un moment d'entretien secret.

DUBOURG.

Je suis entouré de mes amis, de mes enfans ; je n'ai rien de caché pour eux.

DELAUNAY.

Des raisons me forcent à insister ; l'affaire dont je veux vous entretenir ne peut être connue que de vous.

DUBOURG.

S'il en est ainsi, Monsieur, je me rends à vos desirs ; vous l'entendez, mes amis, laissez-nous seuls quelques instans.

LE PÈRE MORIN, à part.

J'ai deviné son secret.

(*Edouard sort avec Pauline ; Antoine et le père Morin sortent de l'autre côté. Jeu muet de Morin avec Delaunay.*)

## SCÈNE VIII.

DUBOURG, DELAUNAY.

DUBOURG.

Nous sommes seuls, veuillez vous expliquer.

DELAUNAY.

Encore troublé par le malheur affreux que vous avez éprouvé, je peux à peine vous peindre l'étendue de ma douleur ; tous vos amis la partageront sans doute, mais aucun d'eux n'en sera plus pénétré que moi.

DUBOURG.

Votre empressement me le prouve, Monsieur.

DELAUNAY.

Je me suis honoré jusqu'à présent de ce titre d'ami que vous aviez bien voulu m'accorder, et je vais vous prouver aujourd'hui combien il m'était cher. Cette nuit, au milieu du ravage que le feu exerçait de toutes parts, vous ne m'avez pas vu contribuer au secours que tout le monde s'empressait de vous offrir ; dans le nombre des hommes courageux qui s'étaient présentés pour arrêter les progrès de l'incendie, mon bras n'eût été que d'un faible secours : j'ai pensé pouvoir vous prouver mon dévouement d'une autre manière. Je me suis empressé de réunir quelques valeurs que je possédais en caisse, trop heureux, me suis-je dit, si cet argent peut les sauver ; au moins M. Dubourg

apprendra quelle était mon amitié pour lui... et sa fille... sa chère Pauline jugera de l'attachement qu'elle m'avait inspiré : prenez ce portefeuille, monsieur, je vous en supplie, acceptez mes offres ; au moins votre honneur sera à l'abri de tout soupçon..... et vous pourrez peut-être en quelques années recouvrer une fortune que le sort vous a si cruellement ravie.

DUBOURG.

Je suis touché de votre générosité ; et dans le malheur qui m'accable, si quelque chose pouvait me consoler, ce serait de voir les sacrifices que chacun s'empresse de vouloir faire pour moi..... pourtant je ne puis recevoir de vous ce service, pour lequel je ne vous devrais pas seul de la reconnaissance, et je veux avant consulter ma famille.

DELAUNAY.

Ah ! combien je m'estimerai heureux si son avis pouvait m'être favorable !

DUBOURG.

Dans tous les cas, monsieur, comptez sur ma reconnaissance. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

DELAUNAY, seul.

Maintenant je puis tout espérer, c'est sans doute auprès de sa fille qu'il va chercher des conseils, s'il accepte mon offre, ils seront liés tous deux et je serai bientôt au comble de mes vœux.

(Il remonte la scène et va pour sortir, quand Morin paraît et l'arrête.)

## SCÈNE X.

DELAUNAY, LE PÈRE MORIN.

LE PÈRE MORIN.

Un moment, monsieur Delaunay.

DELAUNAY.

Que me voulez-vous encore ?

LE PÈRE MORIN.

Vous êtes seul..... et vous allez m'écouter.

DELAUNAY.

Laissez moi..... je n'ai rien à entendre de vous.

(Il veut sortir.)

LE PERE MORIN.

Oh! non, vous resterez ici; devant moi, vous n'êtes pas le maître de vos actions.

DELAUNAY.

Eh, quoi! suis-je donc condamné à vous voir sans cesse épier ma conduite..... mes démarches? serez-vous toujours attaché à mes pas?

LE PERE MORIN.

Oui, je vous suivrai partout..... comme votre conscience.

DELAUNAY.

Cessez d'employer avec moi ce ton de mystère et d'autorité: hier, il a pu m'étonner un instant, mais c'est par générosité seulement que j'ai accordé ce que vous avez sans doute attribué à l'influence de vos paroles.

LE PERE MORIN.

Oui, vous avez raison, je crois que le mystère doit cesser entre nous..... et je parlerai.

DELAUNAY.

Et que direz-vous?.... vous répéterez quelques bruits que la calomnie a répandus, et que vous vous êtes empressé de recueillir.

LE PERE MORIN.

Non, on ne m'a rien dit..... j'ai vu.....

DELAUNAY, *à part.*

O ciel!....

LE PERE MORIN.

Me connaissez-vous, M. Delaunay?

DELAUNAY.

Mais..... je vous ai rencontré, je crois, pour la première fois, hier.....

LE PERE MORIN.

Comment, vous ne vous souvenez pas que nous nous sommes vus autrefois à la fabrique de saint Brice?

DELAUNAY.

Non.

LE PERE MORIN.

Eh bien! moi, je me le rappelle; car vous étiez le seul des ouvriers de M. Brémont qui ne me fit pas l'aumône.

DELAUNAY.

Des ouvriers?

LE PERE MORIN.

Oui..... vous n'étiez pas riche alors, vous n'aviez pas

comme aujourd'hui, un équipage, des domestiques, un hôtel; il fallait travailler tout le long du jour pour exister, et vous ne pensiez pas à changer votre nom; dans ce temps-là, on vous appelait Lambert.

DELAUNAY, *à part.*

Il me connaît..... (*haut et se remettant.*) Eh! bien, est-ce donc là ce grand mystère qui devait tant m'effrayer! Il est vrai que, sorti d'une classe peu élevée, je suis parvenu à me faire un rang dans le monde..... mais suis-je donc le seul que la fortune ait favorisé?

LE PERE MORIN.

Oh! sans doute, si votre fortune était le prix d'un travail honnête, d'une laborieuse industrie, personne ne songerait à vous reprocher votre ancienne obscurité; mais la source de tous vos biens est impure, c'est par un crime que vous les avez acquis.

DELAUNAY.

Quelle infâme imposture!

LE PERE MORIN.

N'élève pas la voix, si tu ne veux pas que tout le monde entende ce que je ne veux dire qu'à toi; tu vas voir si ma mémoire est fidèle. (*Delaunay reste atterré et écoute en silence.*) C'était à la fin de novembre, M. Brémont était parti de chez lui le matin pour aller toucher une somme considérable qu'on devait lui compter. Le soir, impatient d'embrasser sa famille..... qu'il ne devait plus revoir, il allait quitter la grande route pour traverser la forêt..... je le rencontre, il a pitié de moi, et pour prix de son aumône, je lui donne le conseil de ne pas prendre ce chemin écarté, pendant la nuit, car je t'avais vu sortir de la fabrique avec une arme, au moment où les ouvriers vont se reposer de leurs travaux. Il ne voulut pas me croire, il continua sa route. Hélas! mes pressentimens ne m'avaient pas trompé... cherchant un abri contre le froid de la nuit, j'étais arrivé près de la vieille chapelle, lorsque j'entends les gémissements d'un homme qui semblait demander grâce..... j'accours pour le secourir, mais il n'était plus temps..... le meurtrier l'avait frappé, en s'écriant: « Meurs! » Dans ce moment neuf heures sonnaient à l'horloge de la chapelle..... la victime, c'était M. Brémont..... l'assassin, c'était toi.

DELAUNAY, *dans le plus grand trouble, à part.*

Je suis perdu! (*haut.*) Mais pour porter sur moi une accusation si odieuse, quelle certitude avez-vous donc?... la nuit, le lieu dont vous parlez..... tout n'a-t-il pas pu vous tromper?

LE PERE MORIN.

Non, non, c'était bien toi ; et ta voix me rappelle encore en ce moment les accents de l'assassin!.... s'il fallait d'autres preuves , je les chercherais dans le trouble qui t'agite.

DELAUNAY.

Accusé par vous d'un crime affreux , mon émotion n'est-elle pas naturelle ?

LE PERE MORIN.

Je ne t'accusais pas ce matin , quand le nom de Brémont t'a fait frémir.

DELAUNAY.

Mais enfin, que me voulez-vous ? que me demandez-vous ? hier, lorsque vous avez désarmé mon bras, n'avez-vous pas promis de ne plus me poursuivre ?

LE PERE MORIN.

C'est vrai, mais tu m'as dégagé de mon serment.

DELAUNAY.

Que voulez-vous dire ?

LE PERE MORIN.

Tiens, regarde autour de toi, vois ces décombres, examine ces riches magasins entièrement détruits, contemple le ravage du feu, et jouis de ton ouvrage.

DELAUNAY.

Eh, quoi ! allez-vous donc me charger d'un nouveau forfait ?

LE PERE MORIN.

Oui, car ton imprudence t'a encore trahi cette fois : quand je me suis endormi sous le hangar avec le vieil Antoine..... la porte était ouverte..... et lorsque, suffoqués par la fumée, nous cherchions une issue pour nous dérober au feu allumé près de nous, et qui déjà s'attachait à nos vêtements, la porte se trouva fermée. Qui avait intérêt à détruire la fortune de M. Dubourg ? celui qui par une passion insensée, voulait le réduire à recevoir ses secours ; car je sais qu'à l'instant même, tu viens de lui proposer un service pour le forcer à te donner sa fille. Qui devait concevoir l'idée de fermer la porte sur le pauvre mendiant pour le livrer aux flammes ? celui qui voulait se défaire de ce témoin redoutable.

DELAUNAY, *confondu*.

Arrête ! arrête ! (*A part.*) Je suis anéanti !

LE PERE MORIN.

Le mal que tu as voulu me faire, je l'oublie et je te le

pardonne : le meurtre de Brémont, tes remords t'en puniront mieux que les lois : la ruine de M. Dubourg, tu es riche, ta fortune pourra la réparer.

DELAUNAY.

Eh bien ! qu'exigez-vous de moi ?

LE PÈRE MORIN.

Tu le sauras bientôt. Justement j'aperçois M. Dubourg, sa fille, et le fils de Brémont ; c'est devant eux que je m'expliquerai.

## SCÈNE XI.

DELAUNAY, LE PÈRE MORIN, M. DUBOURG,  
PAULINE, ÉDOUARD, ANTOINE.

LE PÈRE MORIN.

Approchez, monsieur Dubourg, monsieur Édouard, et vous aussi, Mademoiselle. (*Chacun fait un signe d'étonnement.*) Vous vous étonnez peut-être de voir un pauvre mendiant se mêler d'affaires qui paraissent lui être étrangères ; mais écoutez, et vous verrez que le vieux Morin sait ce qui se passe dans vos cœurs : vous, monsieur Dubourg, vous hésitez entre le désir de sauver l'honneur de votre maison et la crainte de sacrifier votre fille ; vous, Mademoiselle, vous regrettez celui qui vous est justement cher, et vous n'osez abandonner votre père ; vous, monsieur Édouard, qui n'espérez de bonheur qu'en devenant le fils de votre bienfaiteur, vous avez formé le projet de fuir vos amis pour assurer leur repos et leur tranquillité : mais arrêtez ; avant j'ai une affaire à terminer avec M. Delaunay, qui pourra peut-être faire changer vos projets.

DUBOURG, à Édouard et à Pauline.

Quel rapport peut-il exister entre eux ?

ANTOINE, à part.

Allons, v'là encore le père Morin qui va faire des siennes.

LE PÈRE MORIN.

Monsieur Delaunay, mettez-vous à cette table et écrivez ce que je vais vous dicter.

DELAUNAY, hésitant.

Mais enfin....

LE PÈRE MORIN, avec un ton d'autorité.

Voici la plume.

ÉDOUARD.

Que va-t-il faire?

LE PÈRE MORIN, *dictant.*

Je reconnais devoir à M. Édouard Brémont la somme de trois cent mille francs.

ÉDOUARD, *étonné.*

A moi?

DELAUNAY.

Quoi, vous voulez....

LE PÈRE MORIN, *à voix basse.*L'héritage du père doit revenir au fils. (*Delaunay terrifié écrit.*) Bon, mais ce n'est pas tout.

DELAUNAY.

Qu'exigez-vous encore?

LE PÈRE MORIN, *continuant à dicter.*

Je m'engage à payer, en outre, quatre cent mille francs à monsieur Dubourg.

DELAUNAY.

Eh quoi! tout ce que je possède?

LE PÈRE MORIN,

Écrivez, ou je vais dire comment vous avez contracté cette dette.

DELAUNAY.

Arrêtez... je me souviens. (*Il écrit.*)

LE PÈRE MORIN.

Signez maintenant, et donnez-moi ce papier.

DELAUNAY, *donnant le papier*

Le voici.

DUBOURG, *à Delaunay.*

Monsieur, veuillez vous expliquer.

DELAUNAY.

De grace, ne m'interrogez pas; cette fortune, en effet, vous appartient à tous deux... dès aujourd'hui même ces sommes vous seront remises. (*A Morin.*) Eh bien! êtes-vous satisfait?

LE PÈRE MORIN.

Oui... mais je vous le conseille... dès demain, quittez la France... que les yeux du père Morin ne vous revoient jamais... Adieu..... retirez-vous..... neuf heures vont sonner.

(*Delaunay sort dans la plus grande agitation.*)

## SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, *excepté* DELAUNAY.

LE PÈRE MORIN.

Il est parti... Tenez, prenez ce papier; un temps viendra où vous connaîtrez tout ce mystère. (*Il reprend son bâton et sa besace.*)

PAULINE.

Quoi! vous nous quittez?

LE PÈRE MORIN.

Oui, ma tâche est finie maintenant.

ÉDOUARD.

Vous refusez de rester parmi nous, quand, par un événement inconcevable, vous nous avez rendu la fortune, le bonheur?

LE PÈRE MORIN.

J'ai fait ce que je devais, et je n'ai pas besoin de récompense... d'ailleurs, ça n'en serait pas une que de me faire rester toujours dans le même endroit; et puis vous auriez beau recommander à vos domestiques d'avoir quelques égards pour moi, ils ne pourraient pas s'y faire; et moi, je ne voudrais pas être humilié; car, Dieu merci, je n'ai jamais fait honte à personne. Vous voyez bien que je ferai mieux de m'en tenir à ma manière de vivre... aussi je m'en vas... J'ai encore le temps aujourd'hui d'arriver au premier village, où il y a une porte qui m'est toujours ouverte: j'irai tant que je pourrai; mais si une fois je deviens trop vieux, et que mes jambes ne puissent plus me soutenir, quand les magasins seront rebâti, père Morin viendra peut-être vous demander un petit coin sur la paille.... Adieu, usez bien de votre fortune, et surtout n'oubliez jamais les malheureux; car, vous le savez, l'aumône porte bonheur. (*Il s'éloigne à pas lents, et quand il est sorti, on entend en dehors:*) Messieurs et Dames charitables, n'oubliez pas le pauvre mendiant, s'il vous plaît.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.